

CLAUDE FAUVILLE
LA BEAUTÉ DE L'EXALTATION
PLATINUM-PALLADIUM TIRAGES
Reinhold Mi~elbeck

Les photographies érotiques de Claude Fauville n'ont aucune commune mesure avec l'idée que nous nous faisons de la photographie de nus. Ce n'est pas un hasard si son œuvre ne figurait ni dans l'exposition « La photo de nu » du Musée de la Photographie de Munich, ni dans « Bilderlust » (plaisir d'image) du Vieux Musée de Berlin, alors qu'aucun des deux n'excluait l'érotisme. Même dans une des plus grandes collections érotiques, la collection Scheid, qui présente en ce moment pas moins de « Mille Nus », on ne trouve pas le nom de Claude Fauville. Si ses photos en noir et blanc correspondent au domaine habituel de la photographie de nus, ses images au platinum-palladium tiennent du baroque et du roccoco; elles ne célèbrent pas la nudité mais l'art de dénuder avec raffinement. Si, dans l'histoire de la photographie de ce siècle, on cherche une approche semblable de la femme et de l'érotisme, seul le nom d'Alfred Cheney Johnston, bien oublié aujourd'hui, vient à la mémoire. Pourtant, dans les années 20, son travail avec Flo Ziegfeld l'associa aux grands photographes de stars, le seul capable de mettre les « Ziegfeld Girls » en lumière.

On l'appelait alors « M. Drape », parce qu'il voilait d'étoffes et de dentelles plus qu'il ne révélait, et qu'il jouait prodigieusement de ces accessoires. C'est ici qu'il est permis de faire un rapprochement avec Claude Fauville. Néanmoins Claude Fauville ne pratique pas la photographie de charme mais s'attache aux états intérieurs, à la volupté et à l'extase. Ce n'est pas le corps extérieur suscitant des sentiments érotiques chez l'observateur que nous offre le photographe. Chez lui, les femmes représentées sont complètement concentrées sur elles-mêmes. Leur corps et leur déshabillage est le résultat d'un feu intérieur. Allongées sur des lits, à moitié cachées par des draps, (le visage souvent dans l'ombre, projeté vers l'arrière dans l'exaltation), accroupies, jambes écartées, étendues sur le côté, la tête masquée par les draps, ces femmes sont présentées de face ou de dos. Leurs poses rappellent les masturbieuses exaltées de Gustav Klimt, ou encore les représentations de Leda avec le cygne. Mais la filiation la plus évidente apparaît, par la typologie et par le style, être le baroque. L'excès de draperie chiffonnée semble emprunté à un sculpteur comme Bernini, et l'expression exaltée de Thérèse d'Avila pourrait servir de modèle à certaines images de Claude Fauville. Le récit même que Thérèse nous fait de son expérience tient davantage de l'extase sexuelle que d'une douleur pleine de souffrance: « Quand il la retirait (la lance), je pensais qu'il arrachait aussi mes entrailles, et quand elle (la lance) m'avait quittée, je brûlais d'un feu d'amour pour Dieu. La douleur était si forte que j'étais forcée de gémir maintes fois, mais la douceur de cette douleur était si grande que personne ne souhaiterait la perdre. (Extrait de Gustav Reut Hocke, *Die Welt ats Labyrinth, Manier und Manie in der europaischen Kunst*, Hamburg 1957, page 184). La pose de Thérèse, le mouvement du corps, la tête lancée en arrière, le drapé des vêtements, l'excitation perçue dans les volumes et les lignes, évoquent, de façon évidente, nombre de compositions de Claude Fauville. Mais, devant ces images, nous pensons également à des artistes italiens comme Giordano, Guide Real, à Rubens ou à François Boucher,

plus particulièrement à son fameux *0 Morphi*, couchée sur le ventre, tout en attente de personnes ou d'événements extérieurs à l'image. La pose du modèle vient d'une étude de naïade en train de nager, et contient donc l'élément planant qui appartient aussi à tous les anges du baroque qui s'ébattent si nombreux dans les coupoles des églises, et dont la jonction de l'état de suspension avec le principe du raccourcissement de la perspective se retrouve chez Claude Fauville, dans un nouveau contexte.

Un élément très important pour la réalisation de cette jonction est la création d'un nouvel espace de l'image relié par la fusion du corps avec son environnement. On pourrait prendre l'excellent exemple de la page 50, où l'image d'un torse, visible des genoux aux épaules, les mains jointes, le front encadré par des draps aux plis marqués, fait fonction du repoussoir classique, d'élément qui crée la profondeur dans l'espace. C'est là que l'espace se diffuse, se brise presque en style cubiste, en surfaces éclairées et sombres qui viennent se superposer à la figure planante et l'intègre à l'espace. La figure n'est plus debout dans l'ensemble de l'image, quoiqu'elle le soit sans aucun doute par la posture originale. Mais elle est révoquée par le fait qu'elle est légèrement tournée vers la diagonale de l'image et qu'elle est prise par en dessous. C'est ce qui la rend proche des anges des peintures des plafonds baroques. Il est évident que les tirages au platinum-palladium, avec leurs tonalités et couleurs particulières sont plus proches des techniques picturales et graphiques que de la photographie avec sa précision et sa surface lisse. Emergent de notre mémoire les œuvres des grisailles, cette peinture de gris en gris qui, commençant avec Giotto et se poursuivant avec Dürer et Jan Van Eyck servait, surtout à l'époque du baroque, à représenter des sculptures et à donner l'illusion de tridimensionalité dans un contexte architectural. Cette illusion fait surtout comprendre *de la page 58* nu couché vu de dos le, la hanche fortement pliée et dont l'arrière-plan à gros grains est indéfini .et se fond dans le support qui donne de l'appui au corps. La tête même commence à s'imprégner de cette surface granuleuse et se mêle à un arrière-plan. C'est ce qui fait que, à cause des contours doux, le corps se distingue de la surface de l'image comme un bas-relief: le dos et les fesses, avec leur surface lisse et ronde, se distinguent des alentours amorphes. Ainsi, la photographie tirée au platinum-palladium réalise le même effet que la grisaille classique.

Une impression identique est obtenue pour les pages 57, 59 ou 77.

Claude Fauville ne donne à ses images aucun titre qui pourrait rappeler des modèles ou suggérer des parallèles historiques. Il est conscient de telles relations mais ne voit pas ses images comme citations et renonce donc aux références directes. Il préfère se fier à l'enracinement de l'iconographie dans notre conscience ou du moins dans notre subconscient, et dont les souvenirs émergent en contemplant ces images. Il souhaite que nous puissions les comprendre sans érudition, tout simplement parce que nous avons inconsciemment stocké la syntaxe de la tradition européenne des images. Claude Fauville ne cherche pas l'innovation mais se souvient de la tradition en la renouvelant avec naturel, sans l'embellir ni l'interpréter par un concept. En tant que photographe, Claude Fauville ne peut s'abstenir de mettre en scène ses images, mais il ne met pas en scène la tradition de l'image dans le sens d'une embauche conceptuelle. Le chemin de la tradition l'intéresse parce qu'il est fasciné de pouvoir traduire, par la disposition du corps, l'extase, l'excitation sexuelle, l'exaltation et le rêve, c'est-à-dire des états intérieurs. Certes, dans ses images en noir et blanc, l'érotisme se manifeste en

apparence, il existe donc une contradiction dans la conception de ces deux techniques, mais ses tirages au platine-palladium servent à retenir l'érotisme comme état intérieur et à le transmettre par le langage du corps. C'est du moins sa définition de la beauté. « C'est le plus souvent la beauté, c'est-à-dire la forme la plus significative de l'objet exprimant son idée, qui nous met dans l'état de la connaissance pure. Seul, l'esprit intérieur, la prépondérance de la connaissance sur la volonté dans l'individuel, peut, envers chaque objet, dans chaque environnement, mettre l'âme dans cet état. (D'après Arthur Schopenhé. Jr, *Metaphysik des Schönen*, München 1985, page 93) Claude Fauville est intéressé par la beauté en dépit de la mode actuelle, dominée par l'anti esthétique et le reproche de l'affirmation. Mais l'idée que l'art peut être beau ne pourra renaître qu'à la condition que des artistes la secondent.

(traduit par Helmut Heuse et Daniel Vander Gucht)

Interview de Claude Fauville

par Bernard Cathonnet

O. : On te classe dans un genre que l'on qualifie de photographie érotique. Est-ce que cela te gêne d'être ainsi catalogué?

C.F. : Sans doute, si l'on me classe comme cela, les gens ont-ils raison. Il est normal que l'on me classe ainsi. Je ne fais pas des images de missel encore que, parfois, dans les livres de messe, on ne trouve pas que des images pieuses.

Je ne photographie que des femmes ou des couples, c'est le sujet rêvé pour cultiver l'érotisme. Bien qu'il y ait d'autres sujets qui évoquent la sensualité, fleurs, nature, etc., mais je les trouve un peu hypocrites. L'érotisme, c'est, selon le dictionnaire Larousse, tout ce qui est relatif à la sexualité, à l'amour sexuel. Moi, pour suggérer la passion, le désir, je préfère m'exprimer avec la chaleur, la beauté, la violence des corps.

Cela ne me gêne absolument pas d'avoir cette étiquette de photographe érotique, au contraire. Si on me classe ainsi, c'est qu'il y a critique ou intérêt, en tout cas pas indifférence, et c'est pour moi une sorte de reconnaissance.

Je crois que l'important dans la vie, c'est les traces que l'on laisse derrière soi, même si ces traces sont des traces érotiques.

O. : Revendiques-tu cette appellation?

C.F. : Cette appellation, je l'assume évidemment, mais je ne revendique rien. Je m'efforce seulement de travailler avec le plus de conviction, de cohérence possible, sans me laisser distraire par les phénomènes de mode, de pouvoir, de succès, d'argent.

Ce qui m'intéresse, c'est de traduire en images, de donner à partager des émotions, des pulsions. Et c'est un sujet tout à fait inépuisable.

O. : Pourquoi cette orientation de ton travail de photographe?

C.F. : C'est une orientation que j'ai prise bien avant la photographie car, lors de mes études artistiques (dessin, sculpture, modelage), la femme était déjà pour moi un sujet de découverte, de désir, de beauté, de fantasme, de mystère, d'incompréhension, de violence.

Un sujet dont on ne se lasse jamais. Cela fait des années que cela dure et ce n'est pas prêt de s'arrêter, du moins je l'espère. C'est un sujet idéal pour moi, bien que certaines féministes ne soient pas d'accord et objectent que c'est encore un regard de l'homme sur la femme. Mais ça ne me gênerait pas que les femmes aient le même regard sur les hommes.

Un jour, j'ai découvert la photographie, et qu'il s'agissait-là d'une technique appropriée. Une technique très intéressante pour extérioriser mes émotions, d'un côté avec le 1/125^e de seconde pour saisir des images fugitives, des regards, des gestes, et d'un autre côté, avec les poses, pour traduire des mouvements, pour suggérer, pour créer des images, pour modeler des corps avec la lumière. Je trouve cette technique fabuleuse. L'intérêt pour moi, c'est aussi de créer des images en noir et blanc pour laisser planer le rêve, le mystère, et donner au spectateur la possibilité d'être voyeur et d'interpréter également.

Q. : Et y a-t-il pour toi des limites à cet érotisme?

C.F. : Je n'aime pas beaucoup les limites.

Pour moi cela ressemble fort à interdiction, censure. Alors que, justement, l'intérêt de l'érotisme, c'est qu'il n'a pas de fin, qu'il n'a pas de limites. Il faut sans cesse l'inventer. Saint Augustin disait: « la mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure », moi, je dirais: « la mesure de l'érotisme, c'est d'imaginer sans mesure ».

Q. : Fais-tu une différence entre érotisme et pornographie ?

C.F. : C'est un éternel problème de s'avoir quand l'érotisme devient pornographie. C'est très subjectif et ambigu car il s'agit surtout de culture, de tolérance et d'intolérance. Il est presque impossible d'affirmer: ça, c'est érotique, ça, c'est pornographique. On pourrait peut être dire que dans l'érotisme, le sexe est toujours présent sans pour cela être exhibé.

La différence, pour moi, réside plus dans la qualité et l'honnêteté. Car je trouve que la pornographie est toujours très mal imagée. Peut être pourrait-on professer que l'érotisme perd sa dénomination quand il cesse d'être présenté avec sensibilité, sans esthétique, sensualité ni personnalité. Quand l'érotisme devient argent, histoire de fric, rentabilité, il devient pornographie. D'autre part, la pornographie montre tout sans laisser de possibilité, d'ouverture à l'imaginaire du spectateur. Bien sûr, on peut ajouter que, pour deux personnes qui s'aiment, tout est beau à partir du moment où elles sont toutes les deux consentantes et qu'elles partagent vraiment. Mais il s'agit plus ici d'intimité que d'exhibitionnisme.

Q. : Cette dualité entre sexualité suggérée, dont tu viens de parler, et sensualité du « montrer » photographique (lumière, tirage, mise en scène et en espace) que l'on trouve dans tes travaux, conduit-elle simplement au voyeurisme ou souhaites-tu dire l'amour sous toutes ses formes contre une morale aliénante?

C.F. : C'est certain. Toutefois, il y a pour moi une barrière, quelque chose que je n'accepte pas: c'est la pédophilie. Car il s'agit là d'une autorité, d'une influence d'une personne adulte sur un enfant qui n'est pas à même de juger ou de se défendre. Il y a donc abus et je considère cela comme un viol. Bien sûr, j'ai envie de représenter le sexe jubilatoire, la liberté des forces de la chair.

Q. : y a-t-il, pour toi, un art érotique spécifique et autonome? Où est ce que l'érotisme a toujours été présent dans la problématique artistique?

C.F. : Oui, je crois que l'érotisme a toujours

été présent dans la problématique artistique. Pour moi, il est évident que sans érotisme ou sensualité, il n'y a pas de création artistique possible. L'art fait appel à nos sens ou,

du moins, à l'intelligence de nos sens. Et l'érotisme en fait totalement partie. D'ailleurs pratiquement tous les artistes ont eu leur création érotique, avouée ou non. L'érotisme est une sorte de « coup de fouet » à la production artistique. C'est du poivre sur la création. Dans l'art, l'érotisme et la sensualité sont élémentaires. C'est une force à l'image de la création. C'est une sorte de justification cérébrale de la sexualité. L'art doit troubler et trop d'œuvres actuelles sont vides de ce trouble et deviennent un simple exercice de style, un exercice académique. Le beau pour le beau ne suffit pas, l'art doit exalter. Mais il ne faut pas se méprendre sur ce que je dis: il n'y a pas que la représentation du sexe qui trouble ou qui exalte.

Q. : Dans ton propos sur l'érotisme, quelle place tiennent les femmes? Sujet, objet ou les deux?

C.F. : Pour ma part, je crois que les femmes tiennent une double place, mais je pense quand même qu'elles sont avant tout sujets: en ce qui me concerne, elles posent par plaisir et jamais pour une rémunération. Elles ont la liberté d'accepter ou de refuser telle ou telle pose, et je pense que c'est important. Elles ont aussi leur part de créativité puisqu'elles choisissent parfois de prendre une pose qui mette en valeur leur personnalité, avec des gestes naturels, comme écartier les cuisses par exemple, gestes qui viennent spontanément. Bien sûr, je dirige toujours. Même quand c'est un geste venant d'elles, je dois corriger certains détails: les pieds, les mains, la lumière. J'ai donc quand même une grande part de responsabilité dans la création des images! Mais ce qui est essentiel, c'est qu'il y ait une collaboration totale entre le modèle et le photographe.

Il doit y avoir une compréhension du contenu et de l'image finie. Je considère que le modèle devient objet quand il est utilisé à des fins mercantiles. On la rend le plus artificiellement attrayante, cela devient du marbre. Elle ne transpire plus, elle ne mouille plus. Là, je rejoins les revendications féminines. Mais il faudrait ajouter qu'elle est, qu'elle devient objet pour celui qui regarde l'image finie. Elle devient l'objet de ses fantasmes. Mais là encore, je ne suis pas complètement certain de la place qu'elle tient, sujet ou objet. C'est assez compliqué comme problème. Il y a une sorte de triolisme qui s'installe entre modèle, photographe et voyeur. En fin de compte, je crois que je suis objet, objet de la critique, par exemple. C'est moi qui suis jugé. C'est moi qui montre mon travail. En fait, l'artiste est aussi un exhibitionniste.

Q. : Quelles images symboliques proposes tu de la femme?

C.F. : Pour ces images symboliques, c'est bien sur l'homme, avec toute sa phallocratie, qui parle. Moi, je crois à une image du désir, de la tendresse, peut-être du bonheur. Je crois en beaucoup d'images à la fois, suivant les moments, les jours, les mois, les années. Mais il y a toujours une recherche de ce que j'appelle un état de grâce, de plénitude: Sexe Bonheur plutôt que Sexe Symbole, la femme, l'épouse, la maîtresse, une sorte d'image de la vie! Des images de remerciement à la femme qui est toujours belle avec toutes ses imperfections.

Au plus loin que l'on puisse remonter, l'homme a toujours eu ce désir d'imager la femme. Moi aussi, j'ai un besoin d'imager pour faire repartager, pour communiquer.

Q. : Et les hommes? Y a-t-il en eux une part d'érotisme ou est-ce que cet érotisme passe seulement par la représentation du couple?

C.F. : L'érotisme de l'homme passe sûrement par le couple. Car l'érotisme du couple est partagé. Mais, bien sûr, l'érotisme de l'homme ne passe pas seulement par le couple.

L'homme a en lui sa part d'érotisme, autant que la femme je crois, mais il a été moins représenté. L'érotisme masculin est plus récent, du moins dans la photographie. Les femmes ont sans doute plus conscience de leur pouvoir érotique. Mais si les hommes n'avaient pas de pouvoir érotique, ils ne séduiraient pas les femmes. Là, je crois que je mélange un peu érotisme et charme, mais les deux sont quand même très proches. Je peux me tromper, mais je crois que l'érotisme de l'homme passe plus par des comportements, des gestes, des regards, le timbre de la voix. Le corps de l'homme n'a pas la même connotation érotique que celui de la femme. Mais il faudrait poser cette question à une femme. Un homme nu, pour évoquer l'érotisme sexuel, doit être souvent présenté en érection. Chez l'homme, tout est visible, on doit plus deviner chez la femme, tout est beaucoup plus intérieur, le sexe est caché, ce qui renforce les fantasmes: pénétrer ou être pénétrée en imagination.

Q. : Alors, montrer la sensualité du corps masculin est réservé aux photographes homosexuels?

C.F. : C'est vrai que ce sont essentiellement les photographes homosexuels qui ont cherché à le faire. Mais, assez récemment quand même, on trouve quelques femmes qui représentent la sensualité du corps masculin. Je parle surtout pour la photographie car, si on jette un coup d'œil sur l'histoire de l'art, on se rend tout de même compte que le corps de l'homme a été représenté assez souvent: les Grecs, les Romains, Michel-Ange, par exemple, mais, là aussi, cela vient plus des hommes et des homosexuels que des femmes. Pour ma part, je pense que pour la représentation masculine, on tombe dans les mêmes travers, les mêmes clichés que ce que l'on reproche aux photos de femmes, c'est-à-dire *playmates*, *pinups* qu'on affiche. Les représentations de l'homme sont souvent très figées, très froides, avec des poses un peu ridicules, ou alors avec des torsos d'athlètes, des corps huilés.

On y trouve plus une représentation de la virilité, de la force masculine que de la sensualité et de l'érotisme. Mais je dois dire que ça n'est pas ma tasse de thé!

Q. : Certains photographes, on pourrait dire la plupart, veulent transmettre une image de la sensualité par le corps de *top-models*. Toi, et c'est ce que j'aime aussi dans tes photos, tu rends la sensualité plus prégnante et plus émouvante justement en montrant des corps de femmes « ordinaires », de celles que l'on côtoie tous les jours.

C.F. : Je pense plus à une photographie plus naturelle, bien que je fabrique mes décors. Il y a une sorte de mise en scène, je dessine mes décors, je note certaines idées qui me passent par la tête. Je ne dirai pas que c'est une image fabriquée, mais plutôt une image réfléchie. Je crois que c'est une sorte de photo reportage par des poses assez naturelles qui ne sont pas stéréotypées type clichés de mode. Il s'agit plutôt de femmes dénudées, dévoilées dans leur intimité. Il faut que l'on puisse y croire pour que ça respire l'érotisme. L'érotisme vécu ne passe pas, ou très peu, avec des *top-models*, enfin, dans la vie de tous les jours! Donc, je préfère travailler avec des femmes que l'on voit tous les jours, que l'on peut rencontrer dans la rue, que l'on a envie de séduire ou par lesquelles on voudrait se faire séduire, des femmes qui savent rire, qui savent pleurer. En réalité, ce sont les petits défauts, les rides, une cicatrice éventuellement, qui font le charme, le caractère, la personnalité de mes modèles. Ces femmes là seront plus « sujets » de l'érotisme alors que les *top-models* seront plus « objets ». Mais la signification d'une image reste toujours subjective!

Q. : Cette sensualité vient-elle alors de toi ou de tes modèles?

C.F. : Quant à savoir si la sensualité vient du modèle ou de moi, dans le meilleur des cas, je dirais que cela vient des deux. Il est en effet nécessaire d'avoir une connaissance du modèle et que le modèle sache ce que je veux: donc acceptation réciproque et partage d'idées. Mais il peut arriver dans certains cas, avec un modèle qui ne sait pas ce qu'elle doit faire, qu'elle soit objet de mes idées. Et cela peut donner d'excellentes photos quand même. Par contre, si le modèle a envie de poser, qu'il a ses propres idées sur l'érotisme et la sensualité et qu'il partage l'idée que je m'en fais, là il est sujet de la création d'une image érotique. Il faut que le modèle pose une fois ou deux auparavant pour bien connaître le photographe, qu'il y ait un climat de confiance qui s'installe, que l'on discute avant de ce que l'on veut. Il faut aussi que moi je connaisse les limites du modèle, cela existe heureusement, cela s'appelle de la pudeur. Mais avec le climat de confiance qui s'instaure, cela disparaît pour faire place à beaucoup plus de sensualité.

Q. : La part du fantasme est importante dans tes photos. De quels fantasmes s'agit-il? Des tiens? De ceux de tes modèles? Et cette espèce de triolisme : photographe-modèle-voyeurs que nous sommes, relève-t-elle aussi du fantasme?

C.F. : Je crois, les deux et même les trois. Car je pense que le photographe a des idées qu'il met en scène avec la collaboration du modèle pour faire fantasmer le voyeur. Le photographe est une sorte de représentant du voyeur. Mais le modèle réalise aussi parfois un fantasme que je mets en scène et en image. Dans ce cas là, nous avons vécu ensemble un fantasme en trois dimensions mais, puisqu'il est vécu, il disparaît à ce moment-là. Pour le voyeur, celui qui regardera l'image finie, cela reste vraiment un fantasme. Lui n'a qu'une image en deux dimensions et tout le reste de son imaginaire continue à fonctionner. Par contre, il y a ici, je crois, une grande différence entre la photographie et la peinture au niveau du fantasme, parce que, pour représenter une telle image, il faut qu'elle ait été vécue, que cela ait vraiment existé, et cela ajoute du fantasme aux yeux du voyeur. Là, on est très loin des *top-models*, et la femme est vraiment sujet de l'objet de ses fantasmes. Tandis qu'en peinture, on peut dire que l'artiste a peint en fonction de son imaginaire. Ce n'est pas une critique, mais il y a vraiment une différence du point de vue connotation.